

port. Une année auparavant, notre héros s'était déjà distingué en infligeant une cuisante défaite aux Anglais au cours de la bataille navale dite «des quatre jours», surprenante durée en effet: un combat naval prenait rarement plus d'une journée. Michiel de Ruyter périt lui aussi en mer et eut l'honneur d'un superbe mausolée dans le chœur de la *Nieuwe Kerk* (Nouvelle église) d'Amsterdam.

Un héros qui sans conteste ne peut plus être considéré comme tel fut le jeune officier de marine Van Speijk, âgé alors de 29 ans. Lorsque le 5 février 1831 une rafale de vent fit dériver son bateau vers le quai de la ville d'Anvers, il ne trouva pas mieux que de mettre le feu aux poudres pour échapper aux Belges en révolte. Il fit sauter amis et ennemis et ses restes furent également inhumés dans la *Nieuwe Kerk* d'Amsterdam. Héroïsme ou stupidité? La question se pose avec les nuances nécessaires pour Karel Doorman (1889-1942). Il commanda la flotte alliée à la désastreuse bataille navale de Java contre la flotte japonaise. Son signal «all ships follow me» (que tous les bateaux me suivent) le jeta dans une lutte inégale qui fut fatale à des centaines de marins.

L'exposition du Musée néerlandais de la marine présente tous ces héros à partir d'objets historiques, de maquettes de bateaux, de peintures, de photographies et d'affiches. Cette exposition aborde en outre largement tant les circonstances de la guerre en mer que l'image qu'on se fait de l'héroïsme et du héros.

Lauran Toorians
(Fr. S. Rousseau)

«Comment ça des héros? Quatre siècles de guerre en mer»: du 6 octobre 2000 au 13 mai 2001 dans le *Nederlands Scheepvaartmuseum* (Musée néerlandais de la marine), Kattenburgerplein 1, NT-1018 KK Amsterdam. Tél.: + 31 (0)20 523 22 22 / Fax: + 31 (0)20 523 22 13.

LITTÉRATURE

Du burlesque pour les Coréens:

Arnon Grunberg, maître de l'absurde

Arnon Grunberg (° 1971), jeune auteur néerlandais, a quitté les Pays-Bas il y a quelques années pour s'installer à New York où il vit et

écrit actuellement. Son œuvre compte déjà un grand nombre de titres dont les romans *Blauwe maandagen* (Lundis bleus, 1994) (1), *Figuranten* (1997), *Fantoompijn* (Le Mal fantôme, 2000), le recueil d'essais *De troost van de slapstick* (Le réconfort du burlesque, 1998) et la nouvelle *De heilige Antonio* (Saint Antoine), prestation exceptionnelle pour un auteur aussi jeune. On a traduit en anglais une partie de son œuvre mais les pays d'expression française lui restent souvent fermés. Rien de très étonnant: quand on lit *Fantoompijn* après *The Adventures of Augie March* (1953), roman picaresque de Saul Bellow, on constate que Grunberg se relie avec bonheur à la tradition narrative judéo-américaine.

Son départ pour les États-Unis n'est pas resté sans conséquences sur son écriture. Une des tendances actuelles de la bonne littérature américaine privilégie la recherche de soi. Dans *Fantoompijn* (prix AKO 2000), son dernier et meilleur roman, Robert G. Mehlman, le héros, cherche aussi à se retrouver, mais pour un émigrant de la première génération, originaire des Pays-Bas, c'est loin d'être évident. Il se voit sous les traits d'un important écrivain, mais on solde ses livres et son éditeur en a marre de ses palabres. Le monde est contre lui et à son avis, le monde a tort. Tout le monde l'imagine attelé à son grand œuvre, quand il se contente d'écrire quelques lettres et de se comporter en écrivain. Robert et sa femme vivent de l'utilisation de six cartes de crédit à découvert. Les factures impayées ont beau s'accumuler, ça ne lui prend pas la tête. «On pourrait peut-être sortir moins au restaurant», suggère sa femme. «Comment ça, sortir moins?» rétorque-t-il. «Tout va pour le mieux dans la vente». «Tu parles de quel pays?» s'informe sa femme. «La Corée», déclare-t-il, «les Coréens, eux, me comprennent.»

Le père de Mehlman, si on en croit le mythe, était un joueur de tennis mondialement connu. En fait, il occupait la 268e place au classement mondial et la fédération de tennis l'a radié le jour où il a mordu un adversaire au mollet. Sa mère, survivante d'Auschwitz, présente quelques traits

excentriques. Robert fait face avec lucidité à la situation: «Pour faire concurrence à un mythe, pour lui échapper, pour ne pas coller toujours au mythe de l'autre, une seule possibilité: créer soi-même un mythe, en devenir un».

On dirait que Grunberg, dans *Fantoompijn*, joue un jeu caustique avec les ingrédients de son premier roman *Blauwe maandagen*: un couple de parents juifs fêlés, traumatisés par la guerre, des prostituées, et le reste. Mehlman, comme Grunberg en son temps, consacre son premier roman en partie autobiographique à cet arrière-plan parental, donnant à la réalité une dimension mythique.

Au risque de charger un peu le trait, on peut dire que la prose de Grunberg divertit par son humour à froid. Dans le recueil d'essais *De troost van de slapstick*, il fixe à la littérature un objectif suprême: l'amusement.

Jamais il n'avait écrit de roman si susceptible de déclencher le fou rire que *Fantoompijn*. D'étranges opinions, de curieuses observations ou des situations apparemment platement quotidiennes en constituent le ressort: «Une collection de papillons a tout pour plaire aux jeunes femmes. Romantique malgré la mort.» Les personnages parsèment leur conversation des réflexions les plus singulières. «Pendant un temps», dit une femme, «j'ai pensé n'être qu'un corps.» Réponse de son



Arnon Grunberg (°1971) (Photo Klaas Koppe).

interlocuteur: «Mais avec une tête par-dessus?» De temps en temps, on se sent transporté dans une pièce de théâtre dépaystante; les choses se gâtent surtout dans les bars. Tout à coup, un nain d'Amérique du Sud se mêle à la conversation. «A Paris», dit-il dans un anglais approximatif, «à Paris, on sait vivre. Vous êtes déjà allés à Paris?»

Grunberg a pour marque de fabrique le «debunking», la démystification. Il ne cesse de déboulonner les affirmations antérieures et les

vérités établies. Quelquefois dans le même paragraphe: «A ma connaissance, ma future femme ne fumait pas, et pourtant elle sentait toujours la fête et les cigarettes. Cette odeur pénétrante l'environnait. Elle représentait pour moi la solitude existentielle. Si cette solitude existentielle ne rime à rien, son odeur, elle, existe pour de bon». L'illusion ne dure qu'un temps et se réduit souvent à une question rhétorique: «Une fois, un Français m'a dit (...) qu'un homme ne veut qu'une seule chose: faire rire une femme. Belle parole de Français. Un mensonge, mais un spécimen réussi, qui vous hisse la vie un peu plus haut pendant quelques secondes». Cette démythification est aussi à l'œuvre dans les histoires. Robert se retrouve dans une limousine de location avec matelas d'eau, pour impressionner une maîtresse potentielle. Vient le moment où il doit se rendre aux toilettes. La voiture s'arrête à côté d'une pompe à essence, ils courent sous la pluie et se précipitent à l'intérieur. Les WC sont occupés. Depuis un bon moment, dit la caissière. Elle leur conseille d'attendre l'équipe de nettoyage prévue pour sept heures, qui détient la clé. Face à tant de réalité, pas de place pour l'ivresse.

Les romans précédents, *Blauwe maandagen* et *Figuranten* sont sans doute distrayants, mais quasi interminables. Dans *Fantoompijn*, Grunberg trouve enfin la forme qui lui convient. Les scènes tragi-comiques se succèdent, animées par les personnages burlesques. Leur portée, elle aussi, est familière: il s'agit de fêter la vie jusque dans ses expressions extrêmes. Mais en faisant de son héros un écrivain qui transforme une vie absurde en une littérature qui l'est davantage encore, on ouvre la porte à toutes les anecdotes, à tous les écarts. A suivre, ce Grunberg.

Jeroen Vullings
(tit. Fr. Everaars)

(1) Ce roman a été publié en traduction française aux Éditions Plon, Paris, 1999 (traduit du néerlandais par TINA HEGEMAN en collaboration avec OLIVIER VAN WERSCHÉCQ).

On a récemment appris que «Rotterdam capitale culturelle de l'Europe» a confié à ARNON GRUNBERG le soin d'écrire une version adaptée de l'*Floge de la folie* d'ÉRASME.



La vie est trop courte:

Maurice Gilliams (1900-1982)

Il est né à Anvers il y a exactement cent ans. Jusqu'à sa mort, Maurice Gilliams a affirmé que le français était sa langue maternelle. A l'en croire, il n'avait appris à parler néerlandais qu'au moment où, pendant la première guerre mondiale, il avait été emmené par ses parents se réfugier à Amsterdam; il écrivait ses romans, essais et poèmes en français, les traduisait en néerlandais et, alors seulement, les envoyait à son éditeur. Mais c'étaient des mensonges, de petits mensonges innocents: secouant les portes derrière lesquelles les aristocrates menaient grand train, il perdait volontiers de vue le réel.

Il faut dire que les comptables et les archivistes produisent rarement de la grande littérature - Gilliams le savait mieux que quiconque. Dans ses œuvres complètes, publiées sous le titre *Vita Brevis*, il avait tenté de se mettre lui-même en scène ou, plus exactement, de rédiger le récit de son existence jusqu'à ne conserver que les mots dans lesquels il pourrait habiter. Voici ce qu'il disait à ce propos dans une interview en 1955: «A mon sens, dans beaucoup de recueils de poésie ou de prose, l'écrivain s'attelle toujours essentiellement à confectionner le livre qui donnera à l'histoire de son séjour sur terre une forme vivable (...) Ce que, dans ma brève existence - supposons que je vive jusqu'à l'âge de 80 ans - j'ai été comme individu doté de sensibilité et de raison, la preuve, l'alibi de ma vie se trouvera contenu sous une forme lisible dans *Vita Brevis*.»

Le drame de Gilliams en tant qu'auteur est qu'il n'était jamais satisfait de ce qu'il écrivait, ce qui explique que *Vita Brevis* ait mis plus de temps à se construire qu'il ne l'avait espéré. Bien des poèmes n'ont pas survécu à sa propre sélection-en-vue-de-l'éternité, et ses romans ne progressaient pas très rapidement. Gilliams est mort en 1982 sans avoir terminé *Gregoria*, recueil auquel il travaillait depuis quarante ans et qui avait pour thème l'échec de son premier mariage, et sans avoir écrit